

E-book disponible gratuitement sur :

<https://livres-prepa-hec.blogspot.fr>

où de nombreux autres ouvrages compilés pour ta prépa HEC t'y attendent



Ces livres PDF te sont proposés par Simple GROUP,

Éditeur des solutions CRM et ERP : **SIMPLE CRM** <http://crm-pour-pme.fr>

Bonne lecture et bonne prépa !

Franz Kafka - Lettre au père

Très cher Père,

Je ne peux garder plus longtemps en moi un secret qui me dévore.

Il est grand temps de m'en défaire en te l'offrant comme un cadeau :

Père, tu me fais peur depuis toujours et je crains le pire lorsque tu es là,

Mais aussi, lorsque tu n'y es pas. C'est pourquoi aujourd'hui, je me décide à t'écrire,
Ne sachant pertinemment pas si j'aurai le courage de te transmettre ces quelques phrases,

Ces quelques lignes. Tu dis en permanence : " J'ai travaillé durement toute ma vie,

J'ai tout sacrifié pour mes enfants et pour toi particulièrement,

Pour que tu puisses apprendre ce que tu voulais et vivre comme tu l'entendais

Sans t'occuper de soucis matériels, ma seule demande eut été

De recevoir en retour quelques marques de sympathie de ta part..."

En réponse à ces mots, je t'ai fui, préférant me réfugier dans ma chambre

Auprès de mes livres et il est vrai, je ne faisais rien pour te procurer

Une quelconque satisfaction, sans parler de plaisir. Tu me trouves trop froid,

Bizarre et ingrat, à qui la faute ? Beaucoup de choses se passent contre notre volonté

Et rien ne peut changer, pas même maintenant où nous sommes plus âgés tous les deux.

Dans mon for intérieur, je n'ai jamais douté de ta bonté à mon égard,

Mais en formulant cela maintenant, en suis-je toujours aussi sûr ?

Indiscutablement, il y a quelque chose d'anormal dans notre sale relation.

Certes, je dois assumer ma vie sans avoir à te reprocher tous mes échecs,

Et quand bien même tu ne m'aurais pas élevé, je serai devenu ce que je suis,

C'est à dire un homme faible, anxieux, hésitant, inquiet,

Mais peut-être en d'autres circonstances aurions-nous fait de bons amis...

J'ai rêvé te voir jouer le rôle d'un chef, d'un oncle, d'un grand-père

Ou je ne sais quoi d'autre, mais pas celui que tu tiens

Et dont les conséquences sont désastreuses, tu m'épuises, tu m'écrases.

Il ne faut pas oublier une réalité, je suis né de la cuisse d'un homme, toi,

Et de celle d'une femme, maman. Je suis donc issu du mélange

De ces deux individus avec leurs qualités et leurs tares aussi.

Tes colères m'ont toujours été insupportables, en cela tu diffères

Des autres membres de la famille, plus gais et moins sévères que toi.

Je me suis souvent posé la question de ce que j'ai bien pu hériter de ce père

Si opposé à ma personne ? Si tu n'as pu exprimer une quelconque tendresse,
Du temps de mon enfance, c'est que tu craignais d'être faible en tant qu'homme.

Aujourd'hui, avec le temps tu t'es ramolli

Et avec tes petits-enfants tu as changé du tout au tout, tu es méconnaissable.

Mais revenons à cette terrible période où tu étais avec moi comme

Un passionné fou sur sa proie, trop grand pour le petit que j'étais.

Pourtant, curieusement, et cela va te surprendre,

Je ne crois pas un seul instant à une faute commise par toi.

Tu croyais bien faire en agissant aussi violemment, aussi virilement avec moi.

Alors, qu'avais-je comme choix pour m'opposer à ta forte personnalité ?

Je me suis renfermé en te rejetant de toutes mes forces. J'étais un enfant

Craintif et toujours demandeur d'amour et de cela, tu en as été incapable.

Bien sûr, maman était là pour jouer ce rôle, mais était-ce suffisant ?

Te considérer comme un homme bon peut paraître pour certains contradictoire,

Mais pour moi, pas. Je ne suis pas resté à la surface de tes comportements pour

Me faire une idée réelle de ce que tu étais au plus profond de toi.

En m'éduquant ainsi, tu voulais me voir à ton image : un garçon plein de force

Et de courage. Je ne me souviens pas de tes nombreuses manigances pour arriver

À tes fins, mais de tes colères de fou lorsque tu daignais quitter

Ton commerce une fois par jour pour venir nous terroriser à la maison.

Une nuit, je n'arrivais pas à dormir, et pour vous ennuyer un peu, je pleurais,

Alors toi de rage et pour pouvoir dormir aussi, tu m'as mis sur le balcon,

Imagine un peu, un pauvre gosse chassé comme cela par son propre père.

Comment voulais-tu que je sois équilibré avec ça ? J'étais nul à tes yeux

Et j'en avais maintenant la preuve matérielle : tu m'avais jeté de la maison...

Ce sentiment de nullité qui s'empare souvent de moi a stoppé ma route, éternellement

Je ne serais jamais bon à rien. T'aurais voulu me voir en bon soldat buvant de la bière,

Criant, pétant des insanités, mais je n'ai pas été cet homme-là, mais un autre,

Je n'étais pas toi, c'était là mon principal défaut. J'aurai eu besoin

D'encouragement à tout moment, mais présentement, il est trop tard,

J'ai trop été écrasé du simple fait de ton existence,

Toi l'homme si grand en tout point... Je me trouvais lamentable par rapport à toi,

Et vis-à-vis du monde entier aussi. Et ce qui n'arrangeait rien,

J'étais fier de la puissance de mon père, de sa supériorité en toute chose.

Elle avait raison de tout et face à lui, les autres étaient réduits à la poussière,
À la folie même, comme tu aimais à le rappeler souvent. Lorsque tu te trouvais
Devant une difficulté, tu ne craignais pas de ridiculiser les uns et les autres
En prenant des positions des plus douteuses... Seule comptait ta personne, qui,
Je dois le reconnaître, était grande à mes yeux, malgré tout le mal que tu m'as fait !

Si j'étais heureux un jour, tu avais toujours le chic de couper court
À mon bonheur par des remarques, des remontrances à glacer
Le fond de mes os de gosse perpétuellement chétif. Même
Quand tu étais de mon avis, cela ne pouvait durer, car tu t'étais juré
D'être en opposition avec ton fils. Parfois, tu reportais ta haine sur
D'autres enfants, je me souviens d'un de mes camarades faisant du théâtre,
Et sans même le connaître, tu le traitais de tous les noms pour la simple raison
Qu'il était mon ami. Comment pouvais-tu vivre en faisant tant de mal ?
S'il m'est arrivé de te répondre, de te contrarier, au moins moi, j'en étais conscient
Et contrairement à toi, jamais je n'en ai joui : je souffrais en silence.

Il eut fallu un homme comme toi pour t'éduquer toi-même.
Par contre, pour la mienne d'éducation, il m'aurait fallu un autre père,
Pas un Dieu craint à chacune de ses paroles comme si elles venaient du ciel.
À table, m'interdisant tout, tu me disais ce qu'il ne fallait pas faire, mais toi,
Tu ne te privais pas de qualifier la nourriture de notre cuisinière de "Boustifaille",
On n'avait pas le droit de ronger les os, toi, tu l'avais.

Tu n'étais qu'un porc à manger comme un cochon, à te curer les ongles
Et te nettoyer les oreilles à table avec un cure-dent sans vergogne.
Ne m'en veux pas si je te dis maintenant toutes ces vérités, ces vilénies,
Il m'est difficile de me taire plus longtemps. Prends-les comme
Des choses sans importance. J'ai eu du mal à admettre tes incohérences,
Il y avait tes mots et puis il y avait tes actes
Venant à tout moment perturber mon âme. J'étais ton esclave soumis à
Tes ordres, alors que les autres vivaient heureux sans soupçonner un seul instant
Tant de malheur vécu par l'un des leurs. J'étais constamment plongé dans
La honte d'être un mauvais fils, un fils trop fragile. Malgré le temps qui a passé,
Tu te comportes aujourd'hui avec ton petit fils comme avec moi jadis.

Peut-être pour lui les dégâts seront moins lourds ...
Il est plus formé que je ne l'étais à son âge, plus prêt à affronter

Les affres de la vie, même celles de son terrible Papy. Récemment,
Pour justifier tes sales comportements, tu faisais valoir tes susceptibilités cardiaques,

Voilà la bonne excuse, la belle affaire, pour faire taire ceux

Qui auraient des comptes à régler avec toi. Je ne te reproche rien,

Mais tout de même, sur nous tous, tu as exagéré de ta force sans même

T'en rendre compte, mais sache au moins une chose,

J'ai longtemps culpabilisé et aujourd'hui encore il me reste quelques résidus

De ce mal : ils se sont incrustés dans ma chair. Te souviens-tu

D'avoir eu un enfant qui par excès de peur, a perdu l'usage de la parole ?

Je pris d'abord une manière de parler saccadée et bégayante,

Mais devant ton obstinité à refuser les mots de ton fils, je finis par me

Taire pour clore tous débats. Je devins, grâce à toi, le résultat de ton éducation,

Je t'ai fondamentalement obéi en toute chose. À la maison comme au magasin,

Tu as injurié, menacé avec méchanceté l'ensemble de ton entourage.

Vois si je n'étais pas étrange parfois, j'éprouvais

De la jalousie lorsque ta colère se portait sur une autre personne que moi...

Je compris la raison profonde de ton caractère impossible : tu voulais

Les autres parfaits, tu étais un perfectionniste et tu ne le savais pas.

Tu disais : "Je te déchirerai comme un poisson", alors j'imaginai l'horreur

De la scène, heureusement maman nous sauvait de ta rage, nous permettant

Ainsi de survivre malgré tout. Plus je vieillissais, plus

Je me rendais compte du peu de valeur de ma personne et en cela tu avais raison :

Je ne vaux rien, surtout par rapport à toi. Des méchancetés,

Tu m'en as dit devant et aussi derrière moi, tu prenais les gens à témoin,

Particulièrement maman, la pauvre femme, ce qu'elle a pu en entendre

Sur son pauvre enfant ... À cause de toi, nous sommes devenus une famille triste.

Peut-être voulais-tu être aimé, mais que veux-tu, je supposais toujours

De ta part les pires entourloupes, et si, par extraordinaire, tu avais été

En demande d'affection réelle, nous étions devenus si méfiants vis-à-vis de toi,

Qu'on ne s'en serait pas même rendu compte.

T'aurais pu mourir de peine, et nous alors,

Nous t'aurions enterré pour être en règle avec la loi.

Ton beau sourire, lorsqu'il apparaît, est toujours adressé à d'autres qu'à moi.

J'aurai bien voulu, pourtant, te voir me regarder en face pour autre chose
Que pour être désagréable. N'étais-je pas un enfant comme les autres,
Innocent, fragile et avec ce besoin d'amour commun à nous tous ?
Je ne savais pourquoi tu m'en voulais ainsi, qu'avais-je donc fait ?
Est-ce ma naissance que tu as mal digérée ? Ne pouvant faire autrement,
Je cherchais tes failles pour te les servir comme des tartes à la crème
En pleine figure, tels ces films de Charlot, mais Charlot, tu connais pas.
C'eut été trop de t'intéresser à autre chose qu'à ton petit monde, si restreint, si mesquin.
Seuls certains hommes t'éblouissaient par leurs fonctions sociales,
Cela rassurait ta petite personne, cette petite chose de rien du tout. Ah ça,
Tu avais une bonne santé, elle te mettait souvent dans un tel état excitation ridicule
Où tu t'exprimais avec tant de vulgarité que j'en faisais mon miel pour te fâcher,
Tu me disais que j'étais un être méchant, impertinent. En fait, j'agissais ainsi,
Car je ne te considérais pas comme un homme comme tout le monde, ordinaire,
Normal, non je te considérais tel un roi, un Dieu, et toi tu continuais à crier,
Fou de rage. Tu disais que c'était une chance d'avoir un père comme toi et
À quel point j'étais bien traité... Tout cela me paraît vain maintenant, et puis,
Ton existence ne m'a servi en rien, sinon d'être né, la belle affaire.
Père, heureusement maman a été bonne avec moi,
Elle a su atténuer ta violence à mon égard particulièrement,
Et à cause d'elle, je n'ai pas quitté la maison, je n'ai pas fait de fugue ne voulant pas
Lui faire de peine. Alors, je suis resté sous le joug d'un malade mental
Prêt à bondir à tout moment sur son pauvre fils, faible, chétif. J'ai toujours vécu
Sur le qui-vive d'une catastrophe à venir, jamais je n'ai connu la paix, et si
Ta naissance fut une erreur, à qui imputer ce malheur ? J'étais né coupable et le restais
Sans répit, je ne connus rien d'autre. Qui dois-je remercier de ne pas avoir reçu
Des coups de ta part ? Alors, pour les remplacer, venaient tes cris,
La rougeur de ton visage et puis tes comportements d'une violence sans pareil.
Je les méritais ces coups, et si tu me les avais donnés, alors cela aurait dégagé
Ma conscience, j'aurai payé le prix de ma faute et ma vie en eut été
Bouleversé dans le bon sens. Mais non, tu me laissais cuire dans mon jus, tu n'étais
Qu'un sale pervers, mais ce mot-là le connais-tu ? Bien sûr, Freud ce qu'il en a dit
Ou rien, pour toi c'est du pareil au même, tu agis, c'est tout ce que tu sais faire.
Toi, évidemment, dans ta jeunesse tu n'as pas dormi dans un appartement douillet

Comme le notre et manger à ta faim tous les jours, mal vêtus les hivers
Et souffrant du froid en permanence, tu n'allais pas, jeune garçon à l'école,
Mais dans un magasin, travailler comme un esclave, et malgré cette vie de chien,
Tu respectais ton propre père plus que moi je n'ai pu le faire à ton intention.

Un jour, je m'en souviens trop pour ne pas le relater ici,
Tu es allé jusqu'à me traiter de fou.

Cela fut le début probable de tous mes problèmes psychiques. Que voulais-tu ?
Me voir aller vivre sur les pas de ton passé, connaître le travail plutôt que les études,
Les privations dont tu dis avoir souffert ? Mais en quoi tout cela t'aurait soulagé
De tes propres souffrances ? Et puis, ne l'oublie pas, nous ne vivons pas
La même époque, mais ça, tu n'en tiens pas compte, tu gesticules dans tes discours,
Toujours les mêmes, nous avons la vie trop belle et puis, et puis...
Mais pour moi, tu as été un enfer.

Tu nous élevas, certes, mais enfants, avons-nous d'autres choix que d'être élevés ?
Père, quelque part, tu nous as castrés, du moins en ce qui me concerne,
Même devenu grand, je suis resté un enfant.

Si tu as eu une vie difficile, la nôtre, bien que plus confortable, n'en était
Pas meilleure, et cela de ton fait, tu te vengeais sur nous de tous tes malheurs passés.
Bien sûr, j'aurai pu vivre les choses autrement, ne pas être contre toi en permanence,
Mais toi, qu'as-tu fait pour m'aider ? Tu nous donnais à manger la rage au coeur,
Méchamment pour nous culpabiliser, nous transformer en pauvres mendiants.
Alors, comprends-le maintenant, je n'ai eu de cesse de te fuir à tous moments,
En tous lieux, à commencer par ton magasin que j'aimai pourtant,
À le voir toujours animé de monde, auquel j'avais plaisir à être utile parfois,
À te voir aussi agir si adroitement avec tes clients pour arriver
À tes fins de commerçant. Rien que ta façon de faire un paquet
Était un spectacle à lui tout seul, et toute cette vie eut été un bonheur pour moi
S'il n'y avait eu tout ce qui entravait cette joie, je parle
De cette frayeur permanente vécue en mon corps malade de toi.
Je souffrais et j'avais honte du comportement de mon propre père vis à vis
De son personnel, et même si partout c'était la règle d'être dur
En pareille circonstance, moi, je voyais ça comme la pire des médiocrités.
Tu criais, tu criais sur les autres, de la même façon qu'on a crié sur moi plus tard,

Mais enfant, je ne savais pas ce qui se passait en dehors de chez nous,
Je ne savais pas que c'était la règle de crier, de traiter les autres comme des chiens,
Parce qu'on les paye à la fin du mois... Et toi, diable, tu ne faisais pas que crier,
Tu pestais, tu te déchaînais de rage avec violence, ça me rendait plus petit que j'étais,
Je devenais alors une mouche, un microbe minuscule, un rien du tout.
Mais d'où te venait donc cette énergie à faire le mal, à jeter à la figure
D'un tel ou d'une telle, un coupon mal placé, un travail mal fait à tes yeux.
Si Dieu existe, pourquoi te laissait-il agir de la sorte sans te foudroyer ?
Quelle injustice, quel scandale ! J'aurais dû, au moins une fois, te mordre à la jambe,
Te faire saigner le sang mauvais en toi accumulé depuis le jour de ta naissance.
Va, chien malade, godillot troué, crève la gueule ouverte,
Tu n'as su être qu'un ennemi pour tous, et ça, crois-moi, je n'en suis pas fier.
Dans le magasin, je pris conscience de ton injustice vis-à-vis des autres,
Je pris conscience d'une culpabilité accumulée en moi
Et dont je souffrais sans rien dire.
Tes ouvriers étaient pour la majorité des étrangers, et alors ils tremblaient de peur,
Non seulement de toi en tant que personne, mais aussi parcequ'en les employant,
Tu les mettais un peu à l'abri d'être mis à la porte de notre pays.
Par ce contrat implicite entre vous, tu te prenais le droit de les terroriser tous,
Tu en avais le pouvoir et tu en abusais sans retenue, ni pudeur.
Et ce n'était rien au regard de ton comportement
À l'égard de ton propre fils...

Qui peut survivre à tant de méchanceté ?

Tu as été ignoble avec moi, je ne trouve pas d'autres mots, ignoble, et j'ai pour toi
Toute la haine du monde, tous les conflits des hommes réunis sur ta tête.
Je pense parfois aux pauvres gens travaillants à ton magasin et soumis à ton service,
Je pourrai même dire à tes sévices, tu les traitais comme des esclaves,
Ils devaient te détester autant que ton propre fils,
Comment pouvais-tu être aussi sourd à leurs réactions,
En ton for intérieur tu devais, contre ton gré peut-être,
Souffrir comme tout être humain normalement constitué. Dans ce cadre-là,
Ton magasin me devenait insupportable, je n'avais aucune envie de m'y rendre,
J'avais trop honte de mon père, toi l'homme d'affaires ne pensant qu'à ses gains,

Quitte à écraser tout le monde autour de lui, surtout ceux ayant été formés
Par d'autres que par toi, et à la maison, tu versais sur moi tes tensions refoulées.
Tu étais arrivé à te faire détester par l'ensemble de ton personnel et par contagion,
Nous, notre famille, nous nous sentions coupables à leur endroit,
Alors que nous ne leur avons rien fait de mal. Pour me faire pardonner d'eux,
Me faire pardonner d'être ton fils, je me faisais le plus petit possible,
J'aurai voulu être "l'homme invisible" de la télé, mais
Je n'avais pas la formule magique, la formule adéquate... J'aurai, je l'avoue,
Léché leurs pieds pour laver les saletés que tu leur as faites. Je gardais ensuite,
À tout jamais ce sentiment de culpabilité à l'égard d'autrui, sans raison, et pire,
Je n'ai pas été le seul à avoir été contaminé par cette maladie,
Toute la famille a souffert de ça, mais toi tu t'en es jamais inquiété,
Vraiment, tu n'es pas un homme normal ! Me rendre à ton magasin me faisait peur,
Heureusement le lycée occupait une bonne partie de mon temps d'adolescent,
Ce qui me valut de perdre cette habitude d'y aller comme jadis.
Si pour toi ton commerce était ton oeuvre, moi j'en avais une aversion absolue,
Et rapidement tu compris que ton fils ne prendrait pas la relève, tu disais :
Il n'est pas à la hauteur de mes affaires, il a trop d'idées dans la tête,
Il est trop intelligent. À ces mots, maman, fière de son fils,
Se trouvait toute ragaillardie, et je n'étais pas mécontent non plus d'entendre
Cette analyse pertinente sortir de ta bouche, ce qui n'était pas coutumier.
Mais ces contentements n'étaient que l'expression d'un leurre,
La vérité était toute autre, je me sentais tellement écrasé, humilié
Que je m'accrochais à n'importe quoi. Et puis, si ces idées étaient si élevées,
Pourquoi ne m'ont-elles pas permis une autre vie par la suite, pourquoi
Ne suis-je rien devenu sinon un bureaucrate ordinaire, un simple gratte-papier ?
Consciemment, je n'ai pas voulu quitter la maison, car j'aurai dû pour cela
Abandonner toute la famille, à commencer par maman que j'aimai trop,
Elle me protégeait de tout et de toi surtout, de toi son mari, de toi le père de son fils.
Dans quelle situation nous étions, dans quels beaux draps tu nous as mis,
Et puis elle, je l'ai compris par la suite, elle t'aimait et te restait fidèle...

Si mère ne t'avait tant aimé, alors je me serais senti moins seul face à toi,
Mais ce n'était pas le cas, dévouée corps et âme, rien ne pouvait ébranler cet amour

Et plus le temps passait, plus elle persistait dans cette affection.
Quand même, elle savait se préserver un univers bien à elle où tu n'y étais pas,
S'occupant à sa manière de ses enfants, mais devant ton autorité,
Ta méchanceté envers nous, elle baissait la tête comme devant Dieu en personne.
Bien sûr sa position entre son homme d'un côté et ses enfants de l'autre,
N'était pas des plus confortables. Non seulement elle avait à accomplir
Ses tâches ménagères à la maison, l'entretien de ton magasin,
Elle avait aussi à assurer son métier d'infirmière pour toute la famille,
Car souvent les maladies occupaient généreusement nos murs.
Entre toi et moi, elle se sentait en déséquilibre, ça la faisait souffrir en cachette.
Avec elle tu as souvent été gentil, mais dans l'ensemble toi comme nous tous
Ne lui avons pas ménagé nos stress jusqu'à en arriver à être brutal,
Toi pour te venger de nous et nous de toi. Elle servait de tampon
Pour apaiser notre violence à tous. Penses-tu que ces agissements soient
Le meilleur moyen pour éduquer ses enfants, en faire des adultes dignes
Pour affronter les difficultés de ce monde ? Vis-à-vis de nous,
Tu agissais systématiquement avec méchanceté et elle, parfois, pour nous consoler,
Nous gâtait un peu, ce qui te rendait fou de rage, peut-être était-ce de la jalousie.
Au sein de notre famille, elle passait son temps à gérer nos crises comme une sainte
Portée par l'espoir que demain serait toujours meilleur qu'aujourd'hui.
Mes soeurs restaient un peu à l'écart de ces conflits, surtout Valli,
Elle savait parfaitement te prendre, imitant par moment sa mère pour parvenir
À ses fins avec toi. D'ailleurs de nous tous, elle était l'enfant la moins ressemblante
De ta lignée Kafka, elle avait tout pris du côté de maman et c'est ça qui te plaisait
Elle t'apparaissait telle une étrangère à qui on doit quelques respects.
Ton autre fille Elli est arrivée à réussir sa vie malgré une enfance difficile,
Difficile comme à nous tous, faut-il encore te le rappeler ?
Elle était faible et méchante à la fois et je me souviens avoir eu souvent
Du mal à la regarder en face, elle me ressemblait trop et ça me faisait peur.
Elle et moi étions près de nos sous au point de nous en rendre malade,
Nous nous privions de tout, car nous ne voulions rien dépenser
Ni de notre argent, ni de notre énergie. Heureusement, plus tard,
Elle rencontra un homme et quitta la maison pour se marier et avoir des enfants.
Cette nouvelle vie la métamorphosa presque immédiatement,

Elle avait trouvé là sa vraie vie,
Et nous ne pouvions être que très heureux pour elle.

Tu n'as même pas remarqué combien ta propre fille avait changé, dans le bon sens,
Depuis son mariage son visage s'était ouvert comme jamais, et cela te mettait
Dans un état de haine à son égard insupportable pour nous tous.
Au fond, tu ne l'as jamais aimé et les raisons de ce sentiment,
Pas même maman, j'en suis sûr, ne les connaissent pas, peu importe,
La voilà partie, elle est libre maintenant d'écrire sa vie comme elle l'entend.
Aujourd'hui tu portes sur d'autres l'affection que tu as refoulée si longtemps
Et qui maintenant a besoin de sortir, de se porter sur tes petits-enfants.
Tu as décidé d'avoir des relations humaines plus conventionnelles
Avec les gens de notre famille, mais lorsque tu as rejeté l'un d'entre nous,
Le temps n'y fait rien, ta haine reste la même, immuable envers lui.
Évidemment, selon tes dires ce sont les autres les principaux coupables
À ton impossibilité à changer de registre pour passer du rejet à l'acceptation,
Sans parler d'amour, plus grave encore, tu fais très souvent des remarques
Dévoilant chez toi de la paranoïa pure et simple, puisque tu vois ta fille
Soulagée de ses souffrances, être bien mieux, lorsque tu la vois volontairement
Te faire du mal. Mon pauvre père, tu fais une fixation depuis toujours :
On ne t'aime pas et on ne t'aimera jamais, voilà ce que tu te dis, et rien n'a pu,
Ne pourra te convaincre du contraire, et si même par accident
On te disait des mots affectueux, tu les interpréterais comme une manigance,
Une façon de vouloir t'amadouer pour obtenir une chose, de l'argent
Ou je ne sais quoi d'autre. Alors, tu mets entre toi et ta fille par exemple,
C'est d'ailleurs pire avec moi, une distance telle que tout rapprochement
Est inenvisageable. Pour comprendre pourquoi ta fille est ainsi avec toi,
Il faut te l'imaginer fragile comme nous tous, mais pour éviter de devenir folle
Face à ta force de mâle autoritaire ne laissant rien passer,
Elle s'est carapaçonnée comme Samsa dans la Métamorphose.
Contrairement à elle, avec moi il n'y avait pas de conflits ouvertement déclarés,
Et la cause principale tu la connais, trop fragile, ma force était au point zéro
Lorsqu'il eut fallu qu'elle soit bien supérieure pour envisager
De te regarder en face pour te faire le procès des souffrances que tu nous causais.

Devant toi, j'ai toujours fait le choix de baisser l'échine,
De fuir l'ennemi, faire comme s'il n'existait pas,
Mais tout cela, ne nous voilons pas la face,
M'attristait au plus haut point, car mon coeur, vois-tu, mon coeur,
Plein de ces sales choses, éclatait intérieurement.